

Robert Michaud, collégien de L'Isle-Verte

Une vie à travers ses journaux intimes¹

Karine Hébert²

Dans un petit placard dérobé derrière la porte d'une chambrette située dans les combles de la maison Louis-Bertrand, à L'Isle-Verte, avaient un jour été rangés cinq petits carnets jaunes aux couleurs du collège Saint-Charles-Borromée de Sherbrooke. Remplis d'une écriture parfois appliquée, souvent impétueuse, ces cahiers, probablement oubliés depuis des décennies, renferment les comptes rendus quotidiens d'un jeune collégien. Écrits entre janvier 1935 et juin 1938, ces journaux intimes couvrent les dernières années de collège de leur auteur, Robert Michaud. Prêtre, professeur de théologie à l'Université du Québec à Rimouski de 1970 à 1982³ et dernier propriétaire, avec son frère Pierre, de la maison patrimoniale de ses ancêtres⁴, Robert Michaud est l'auteur de nombreux ouvrages sur la paroisse de son enfance et sur des questions de théologie⁵. Né en 1916, décédé en 2011, il a traversé le vingtième siècle en gardant précieusement souvenir du passé.

Robert Michaud a poursuivi ses études commerciales et classiques à Sherbrooke⁶, éloigné de sa famille immédiate durant près de dix mois par année. Demi-pensionnaire, il a toutefois pu, au cours de toutes ces années, bénéficier de la présence et du soutien de sa famille élargie. En effet, s'il dormait au collège, il prenait tous ses repas et ses congés chez un oncle et une tante qui étaient voisins de l'institution et il pouvait compter sur la présence d'autres membres de sa famille dans la ville. Les carnets qu'il a rédigés durant les trois dernières années de son parcours nous transportent dans la vie d'un collégien confronté à la vie en groupe et à la discipline. Ils donnent à voir, au jour le jour, l'affirmation parfois chancelante d'une personnalité, ainsi que les difficultés d'arrêter son choix pour l'avenir. Ils sont aussi, et surtout, une fenêtre sur les petites choses du quotidien

qui donnent du relief à une existence : le temps qu'il fait, les trajets en train, les sorties au « théâtre » ou à la cabane à sucre, les examens parfois trop difficiles, etc.

Entendons-nous d'emblée : le journal de Robert Michaud ne se démarque ni par ses envolées lyriques ni par ses profondes réflexions sur l'existence de Dieu. La lecture des quelque cinq cents pages des carnets ne laisse pas deviner le futur homme de foi et de lettres que leur auteur deviendra. Néanmoins, certaines thématiques récurrentes font écho à sa vie future : les liens essentiels avec L'Isle-Verte, qu'il entretient dans la correspondance familiale et lors des séjours estivaux; la vie dans un collège, rythmée par le calendrier religieux; ou le difficile choix du sacerdoce, qu'il fait lors de sa dernière année.

Un journal de collégien

Genre associé à la littérature personnelle, comme l'explique Pierre Hébert⁷, au même titre que la correspondance ou les mémoires, le journal intime est un écrit du quotidien. Réflexif ou descriptif, il contribue, particulièrement chez les jeunes diaristes, à la construction identitaire de leur auteur. Bien que la jeunesse n'ait pas été au cœur des analyses littéraires sur les journaux intimes, force est de constater que de célèbres journaux ont été amorcés durant l'adolescence ou les jeunes années du diariste. Ainsi en est-il, au Québec, des journaux d'Henriette Dessaulles, d'Hector de Saint-Denys Garneau, de Lionel Groulx et du frère Marie-Victorin⁸. Souvent, ces carnets ont été publiés parce que leur auteur a ultérieurement acquis une certaine notoriété : le récit quotidien de leur jeunesse devenait ainsi une plongée dans la genèse de leur œuvre et, au delà des qualités littéraires intrinsèques du document, s'accompagnait



Figure 1. « Robert et Marcel », vers 1940

UQAR, Archives régionales, Collection Maison Louis-Bertrand.

d'une immersion dans une époque telle que vécue par un témoin privilégié.

Le journal de Robert Michaud n'a pas l'ambition de ces œuvres au long cours qui ont fait l'objet d'une édition critique ou commentée. La toute première entrée, rédigée le 8 janvier 1935, donne le ton : « C'est aujourd'hui que j'ai décidé de commencer à écrire mon journal. Comme je ne veux pas perdre de temps à faire cet ouvrage, je ne ferai pas de longueurs. Je commence immédiatement. » On comprend d'ores et déjà que les carnets ne se distinguent pas par leur démarche réflexive et qu'ils font peut-être office de figure imposée⁹.

Certains journaux, comme celui de Saint-Denis Garneau, sont reconnus pour leur visée introspective. Le journal agit alors comme médiateur entre ce qui est externe à l'auteur – les événements du quotidien, les lectures, les pièces vues, etc. – et les « réactions intérieures engendrées¹⁰ ». Les carnets de Robert Michaud sont d'une eau moins profonde. Lorsque Robert assiste à une représentation de *Maria Chapdelaine* au Cinéma de Paris, à Sherbrooke, en janvier 1935, son commentaire est bref : « C'est très beau, les scènes sont magnifiques. » (30 janvier 1935.)

Quelques fois, des visiteurs de renom impressionnent le jeune diariste, comme Raoul Blanchard, le célèbre géographe, qui vient donner une conférence à la Société d'histoire des Cantons de l'Est en septembre 1936 et dont la présentation suscite l'un des commentaires les plus élogieux et les plus étoffés des carnets : « Très très intéressant. C'est impossible de ne pas comprendre tellement c'est clair. » (21 septembre 1936.) Lionel Groulx s'attire aussi des compliments en mars de l'année suivante : « Ce soir, magnifique conférence de M. l'abbé L. Groulx sur le peuple canadien-français. Bon orateur. » (23 mars 1937.)

Lieu privilégié pour décrire le quotidien et parfois espace de confiance, les journaux de Robert Michaud rendent surtout compte de sa routine, ressentie de façon de plus en plus négative alors que les années passent. À son retour de L'Isle-Verte après les Fêtes de 1936, Robert Michaud pose le constat suivant : « C'est effrayant comme ça ne me dit pas de me "remettre" à l'étude. Je ne trouve rien d'amusant. Je me demande comment je faisais mes premières années de collège alors que c'était encore plus plate. » (12 janvier 1936.)

Bien entendu, ce journal n'a pas été écrit dans la perspective d'être lu en 2018 par une historienne s'attendant à y trouver les épanchements d'un jeune homme tourmenté. Il n'en demeure pas moins que ces commentaires laconiques laissent perplexes. L'analyse littéraire présente souvent le journal personnel comme un lieu de construction du moi. Tout porte à croire que, dans le présent cas, le journal de Robert Michaud se situe à cheval entre deux époques, celle d'un journal-chronique répandu à partir du 18^e siècle, qui sert de lieu de consignation du quotidien, et celle du journal-confession qui s'impose au 20^e siècle et qui se caractérise par l'introspection¹¹. Bien sûr, dans un environnement contrôlé comme le collège classique, la crainte de voir son journal confisqué est peut-être la cause d'une certaine autocensure¹². Toutefois, rien ne laisse penser que Robert ait intériorisé cette crainte, pas plus qu'il n'ait eu comme objectif de partager son journal avec ses confrères, comme d'autres l'ont fait¹³.

Une fois les limites réflexives des journaux de Robert Michaud constatées, il est néanmoins possible de l'étudier pour ce qu'il est : un lieu de consignation au jour le jour et, parfois, d'épanchement. Ainsi, exception faite des multiples entrées concernant la température – il serait en effet possible de faire une étude du climat sherbrookoïse et isle-vertois de ces années à partir de ces pages! –, ces carnets rendent compte avec couleur et naïveté de la vie de collégien.

La vie au collège

Le collège classique a déjà donné lieu à quelques études remarquables. Parmi les plus récentes, celle réalisée par Louise Bienvenue, Ollivier Hubert et Christine Hudon couvre de multiples aspects de cette vie institutionnelle, que ce soit les programmes éducatifs, le profil des étudiants, le rôle des enseignants et des surveillants ou encore les relations qui pouvaient s'établir entre confrères dans un monde masculin¹⁴. Le collège Saint-Charles-Borromée, fréquenté par Robert Michaud, est d'ailleurs l'une des institutions étudiées par les trois auteurs. Ses carnets n'ouvrent donc pas sur une réalité complètement inconnue, mais ils permettent de lui donner vie au quotidien, de l'incarner.

Telle que perçue dans ces cinq cahiers, la vie de collège se caractérise par une routine monotone où s'alternent les cours, les périodes de lecture, les

offices religieux, les récréations et la vie de dortoir surveillée. La semaine est rythmée par deux journées libres, le jeudi et le dimanche. Bien que les périodes à la salle d'étude puissent occuper une partie importante de ces moments, les activités organisées ou libres sont vécues comme de petites éclaircies dans la semaine et font l'objet de descriptions plus détaillées. Tous les événements qui rompent la monotonie sont soulignés : tempêtes, partie de sucres, débats oratoires, concerts et causeries, visites à la ferme ou au chalet, décès de confrères, rendez-vous chez le dentiste ou chez le barbier, etc.

L'un des thèmes récurrents de ces carnets demeure, sans surprise, le sport. Comme spectateur ou comme athlète, Robert Michaud fait preuve d'enthousiasme lorsqu'il est question d'exploits sportifs. Les résultats des parties de hockey du collège, auxquelles il assiste sans jouer, sont transcrits et parfois commentés. Randonnées en raquette ou en ski, après-midi de patin ou de glissade sont fréquents en hiver¹⁵. La natation lui plaît particulièrement, soit au bain le dimanche soir ou au lac dès que la température de l'eau le permet.

La gymnastique occupe également plusieurs heures durant les mois plus cléments. Le collégien sera ainsi mis à contribution pour la démonstration de gymnastique, aux barres parallèles, qui a lieu au manège militaire en mai de chaque année (entre autres les 2, 17 et 21 mai 1936; puis le 24 mai 1937.) :

Ensuite, le numéro des barres parallèles est très bon. Je n'ai pas de misère à faire mes jeux. Ça demande plus de force que de souplesse, mais ça va bien. Je réussis mon *hand-stand*. Un mouvement que j'ai manqué, c'est le dernier. Il consistait à nous tenir aux quatre coins des barres parallèles les pattes en l'air. C'est bien facile, mais, je n'ai pas pu le réussir ce soir-là. (27 mai 1936.)

La vie scolaire est aussi abondamment commentée par le diariste. Si les cours ne le réjouissent pas particulièrement, à tout le moins est-il impressionné par une tonitruante explosion en classe de chimie qui cause des blessures au professeur (3 février 1937). L'angoisse liée à la lecture des résultats scolaires mensuels est parfois palpable, particulièrement lorsqu'il craint d'avoir « bloqué » (échoué) ses examens et ainsi de décevoir sa mère (26 et 29 mai 1937; 30 octobre 1937). C'est le cas surtout en sciences et en mathématiques, matières qui lui donnent du fil à retordre au cours de ses deux années de philosophie.

Les collègues classiques sont des institutions religieuses dirigées par des prêtres, des religieux ou des religieuses. La vie s'y déroule au rythme des offices religieux, des fêtes religieuses et des retraites. Tous ces événements sont notés dans les carnets de Robert Michaud, parfois de façon télégraphique et sans épanchements (9 janvier 1936). De la part d'un futur prêtre, il est tout de même étonnant de lire dans ces carnets si peu de réflexions religieuses. Même l'ordination de son cousin Henri ou le départ de Roland, un autre cousin, pour l'Afrique comme missionnaire, ne sont évoqués que pour souligner leur impact sur le déroulement normal de son quotidien. Ainsi, il hésitera durant des semaines avant de décider de prolonger son séjour annuel au collège afin d'assister à l'ordination d'Henri et il rendra brièvement compte de la peine provoquée par le départ de Roland en septembre 1936 : « Personne de la famille n'est là pour le départ. Il paraît que c'est trop triste. » (11 septembre 1936.)

Les activités parascolaires occupent également les semaines de Robert Michaud de façon croissante à mesure que les années passent. Avec sa collaboration au journal étudiant du collège, *Le Copain* (20 décembre 1935), à la Jeunesse étudiante catholique (18 et 25 janvier; 6, 15 et 19 février 1936) et au Barreau étudiant, Robert Michaud espère dépasser sa timidité, surtout par l'expérience de la plaidoirie : « J'aime cela parce que ça dégêne. Ça habitue. » (8 octobre 1936.) Cette participation accrue avait pris un tournant imprévu lorsqu'il avait été élu comme conseiller de classe à la fin de l'année scolaire 1935-1936 : « Inutile de dire que cette élection m'a surpris. Je ne m'attendais pas à être élu du tout. Je suis bien content. J'ai failli être trésorier. On avait à voter entre [un collègue] et moi. C'est [lui] qui l'a emporté. J'aime autant. » (2 mai 1936.) À l'hiver 1937, il est élu à l'académie du collège, ce qui implique de prononcer un véritable discours dans une joute oratoire. Pendant tout le mois qui précède la tenue du débat, il est fébrile et travaille intensément durant tous ses temps libres à la préparation de son allocution. Le grand soir fait l'objet d'une longue entrée :

Ça [*sic*] été pour moi une bonne pratique. C'était, à vrai dire, mon premier discours en public. Franchement, j'ai aimé cela. Je voyais que l'auditoire semblait du moins intéressé. C'est plus intéressant. Si j'ai perdu, ce n'est pas de ma faute. J'avais tellement travaillé ce débat-là (18 mars 1936.)

Camaraderie et transgression

Au delà des cours et des activités parascolaires, le collège demeure un lieu de vie partagé par plusieurs pensionnaires ou demi-pensionnaires, comme Robert Michaud. Durant dix mois, entrecoupés d'une dizaine de jours de vacances à Noël, tous vivent ensemble et partagent un dortoir. Cette socialisation a fait l'objet d'une analyse de Christine Hudon et de Louise Bienvenue, qui s'intéressaient aux pratiques masculines de transgression des règles souvent associées à l'affirmation de la virilité chez les jeunes hommes. Lectures mises à l'index, cigarette ou pipe, alcool, visites interdites aux filles sont autant de « petites désobéissances au code disciplinaire qui forment le quotidien de toutes les maisons d'enseignement » et qui s'inscrivent dans un « travail d'acquisition et de consolidation de l'identité sexuée¹⁶ ». Si les amitiés et le groupe d'appartenance sont des paramètres importants de cette socialisation, ils ne sont pas approfondis dans les carnets de Robert, malgré les mentions fréquentes d'amis et de collègues d'étude.

Le principal groupe d'appartenance demeure la cohorte. On apprend ainsi que de 34 élèves qu'ils étaient en 1935-1936, seuls 24 se sont présentés à la rentrée suivante : « Il y en a qui ont bloqué le bac, d'autres sont entrés dans des communautés [...]. Quelques-uns ont changé de collège. » (6 septembre 1936.) Parmi ceux qui restent, difficile de dégager les grands amis des copains, si ce n'est lors du départ de l'un à qui le statut de demi-pensionnaire est refusé et qui décide de quitter pour le Collège de Montréal : « [Il] était un de ceux avec qui je me tenais tout le temps. » (14 septembre 1936.)

Si une cohorte restreinte à 24 élèves favorise la camaraderie, elle peut aussi être propice à l'émergence de conflits :

La fête de Montjoie a toujours été attendue des Juniors. Mais il vient d'être décidé que nous irions [*sic*] pas. [Certains] ont commencé à dire qu'ils n'y allaient pas. D'autres les ont suivis. Nous avons voté et il a été décidé que nous resterons vendredi. Je n'ai jamais vu une classe pour s'accorder aussi peu que la nôtre. Toujours des clans. J'attendais ce voyage avec impatience. Je suis en m... » (7 juin 1937¹⁷.)

De façon générale, les incartades relatées par le diariste sont rares et portent assez peu à conséquence. Il y joue d'ailleurs rarement le premier rôle.

On apprend ainsi qu'un coq est introduit dans le dortoir afin d'empêcher tout le monde de dormir (7 mars 1936), qu'une canne de sirop d'érable est dérobée au producteur lors d'une partie de sucre – les élèves considérant ne pas en avoir eu pour leur argent lors du repas... (25 mars 1936.) La dernière année de collège de Robert est toutefois marquée par des transgressions plus fréquentes et ses notes de comportement prennent une sérieuse courbe vers le bas. À l'automne, il s'improvise organisateur de combat de lutte :

[J]'ai organisé un gros combat de lutte pour ce matin entre [d]eux colosses de notre classe. Pour cela nous devons aller à la salle de l'orphéon. Comme c'est difficile d'avoir la salle sous le prétexte d'y tenir une assemblée, nous sommes décidés à y aller sans permission. (4 novembre 1937.)

Mais ce qui occupe le plus le jeune Robert Michaud et qui fait l'objet de très nombreuses entrées dans ses carnets, ce sont les occasions dérobées à l'autorité pour fumer. Lorsqu'ils vont à la ferme du collège durant leurs journées de congé, ils en profitent pour s'accorder ce plaisir (30 avril 1936; 13 septembre 1936.) Durant sa dernière année, cette habitude prend toutefois de plus en plus de place. Dès le début de l'année, on peut lire : « Je vais demander le fumage au directeur après déjeuner. Je l'obtiens. Les élèves sont contents. » (12 septembre 1937.) Confronté à des problèmes financiers familiaux, le collégien doit toutefois limiter sa consommation et emprunter de l'argent à son cousin (7 et 15 novembre 1937).

Un collégien en exil

Le journal agit également comme un pont entre le diariste et sa famille. Il mentionne et résume une bonne partie des lettres reçues et envoyées. Pourquoi prendre la peine de rendre compte du propos de lettres qu'il a lues si ce n'est pour en garder trace? Le rôle de consignation du journal personnel trouve ici un exemple éloquent.

Sa mère, sa principale correspondante au cours des huit années qu'il a passées au collège, se fait un devoir de lui écrire de façon hebdomadaire. Ces lettres sont attendues : « Je reçois la lettre de maman à midi. » (29 mai 1936.) Et lorsqu'elles n'y sont pas, il s'inquiète presque : « Pas de lettre de maman encore. C'est la première semaine depuis 7 ans que la lettre de maman n'arrive pas le mardi ou le mercredi.

Je l'attends. » (12 novembre 1936.) Ses frères, Jacques et Bertrand, qui poursuivent leurs études au Séminaire de Rimouski, lui écrivent à l'occasion (5 avril 1935, entre autres); sa tante Loulou donne des nouvelles et envoie des cadeaux d'anniversaire (24 mars 1936); sa sœur Thérèse le tient au courant de ses nouvelles fonctions. L'ouverture de la pêche (16 avril 1936), les tempêtes de neige, les accidents, les petits riens du quotidien parsèment les lettres qu'il reçoit. Parfois, peu de choses émanent de ces échanges, mais le fait que les lettres soient si régulièrement commentées prouve l'importance que Robert Michaud leur accorde. Elles permettent de patienter, alors que le prochain séjour à L'Isle-Verte semble bien loin : « Il pleut. Je reçois une lettre de maman. Tout va bien à la maison. » (14 mai 1935.) Les lettres qui suivent ses retours au collège, que ce soit après les vacances de Noël ou d'été, sont souvent source de nostalgie : « Je pense souvent au canot, à la chasse. Je me demande ce qu'ils font à la maison. J'ai reçu ce matin la première lettre de l'année. Elle venait de maman. Il y avait dedans un petit mot de Jacques et Bertrand. » (7 septembre 1935.)

Le voyage et la distance

De ces échanges épistolaires, on constate que la famille Bertrand-Michaud voyage beaucoup au Québec et aux États-Unis, et que le réseau familial s'étend dans plusieurs villes : Rimouski, L'Isle-Verte, Québec, Sherbrooke, Montréal, Ottawa. Cette mobilité s'inscrit dans une réalité de mieux en mieux connue des familles et des travailleurs du Québec. Les mouvements migratoires entre le Québec et les États-Unis, l'accessibilité accrue aux moyens de transport, particulièrement le train et l'automobile, la hausse de la scolarité, les impératifs liés à la recherche d'emploi, ou encore le tourisme, nombreuses sont les raisons qui incitaient les gens à se déplacer¹⁸.

Des membres de la famille Bertrand habitent Sherbrooke, deux de ses oncles et tantes notamment. Un de ses oncles est médecin à l'Hôpital Saint-Vincent-de-Paul, et l'autre, chez qui le collégien prend ses repas et ses congés hebdomadaires, occupe un poste de cadre pour la ville. Leur situation financière leur permet de voyager à New York (23 mars 1935) et en Floride pour le premier (9 février 1937). Celui-ci se rend également en Gaspésie à l'occasion d'un voyage de chasse ou de pêche (1^{er} juin 1935). Ses cousins et cousines, de jeunes adultes pour la plupart, sont

également très souvent en déplacement. L'un, on l'a vu, s'est rendu en Afrique pour son noviciat chez les Pères blancs.

Ses cousines, jeunes femmes au début de la vingtaine, sont particulièrement mobiles. Robert fait état de leurs fréquents séjours à Québec et à Montréal¹⁹. Il s'arrête un peu plus longuement sur l'un de leurs voyages, au cours duquel elles lui ont offert de les accompagner. Cette première visite à Montréal impressionne grandement Robert :

Nous sommes arrivés à Montréal à 10.15 hrs [...]. Ensuite je suis allé [...] visiter l'exposition d'art français chez Morgan. Puis avec [ma cousine], nous avons magasiné chez Eaton et Simpson. C'est effrayant de voir ces grands magasins-là. Je ne me faisais pas d'idée de cela. À 3 hrs, nous allons chercher la sœur à mon oncle [...] et nous partons à 3½ hrs. Nous étions de retour à 6¼ hrs. Le pont Jacques Chartier [sic] m'a bien intéressé. Je ne le pensais jamais aussi gros que cela, ni aussi long, ni aussi haut, large, etc. (26 septembre 1937.)

Sa mère et ses sœurs viennent le voir à l'occasion à Sherbrooke. Il faut dire que son oncle médecin semble agir comme intermédiaire pour avoir accès à des soins de santé. Elles savent, en outre, qu'elles peuvent rester quelques jours en convalescence dans la famille. (10 janvier 1935.)

Parfois – et surtout en hiver –, les déplacements prennent des allures d'aventures rocambolesques. Ainsi, à l'hiver 1936, sa tante Loulou, qui habite le plus souvent avec la famille à L'Isle-Verte, part pour Montréal. Son voyage est raconté en détail par le diariste :

La journée du départ de ma tante Loulou pour Montréal, vendredi dernier, le 24, il faisait une tempête épouvantable. Pas de chartiers [sic] à sa disposition. Elle se rend à pied jusque chez McClure. Incapable d'aller plus loin, embarque dans une voiture. Une fois à la Rivière-du-Loup, l'Express ne peut continuer. À Ste-Anne, un train (le local) a frappé une charrue pour la neige. Une femme se fait tuer, elle venait de L'Isle-Verte. Ma tante reste à la Rivière-du-Loup jusqu'au lendemain midi. Ils étaient nourris, durant ce temps, par la Compagnie. Rendus à St-Pacôme, leur train en frappe un autre par derrière. Une quarantaine de blessés. Ma tante Loulou n'a rien. Elle n'est arrivée à Montréal que dans la nuit de samedi à dimanche. (29 janvier 1936.)

Le jeune homme relate ses propres déplacements, notamment lorsqu'il quitte L'Isle-Verte ou qu'il y retourne pour l'été. Ces entrées couvrent les premières et dernières pages de ses carnets annuels puisqu'il cesse d'écrire durant les vacances. Que ce soit au retour des vacances de Noël (voir transcription en annexe) ou après les vacances estivales, il se remémore ses vacances, le temps passé en famille, son apprentissage de la chasse, les dernières randonnées en canot avec son frère (3 septembre 1936). Le fleuve lui manque cruellement lorsqu'il est à Sherbrooke : « J'aimerais à voir ces beaux temps-là sur le fleuve. Ça doit être bien beau. La mer adonne dans l'après-midi de ce temps-ci. Jacques doit certainement aller en canot. » (19 septembre 1936.) Et encore, quelques jours plus tard : « À 1.30 hrs [nous] partons pour le lac. Il vente très fort. C'est sud. Grosses vagues sur le lac. Ça me fait penser au fleuve. [...] [N]ous nous baignons. Eau chaude en comparaison de celle du fleuve. » (21 septembre 1936.)

Et le monde dans tout cela?

L'univers du diariste gravite autour de la maison de L'Isle-Verte et du collège de Sherbrooke. Néanmoins, les considérations politiques, qu'elles soient locales, nationales ou internationales, s'invitent parfois dans le paysage, tout en demeurant des éléments accessoires et sans ornement.

Le milieu des années trente est une période trouble de l'histoire occidentale, marquée par la crise économique et une montée en tension en Europe, ce qui laisse craindre le pire. Le collégien semble au fait de certains événements de l'actualité internationale, par la lecture de journaux, l'écoute de la radio et peut-être par les comptes rendus faits par ses professeurs. Si *Le Devoir* et *L'Action catholique* circulaient généralement dans les collèges et que les grands concerts de New York étaient relayés à la radio, il est difficile d'établir clairement les sources d'information régulières de Robert Michaud. Ainsi, au sujet de l'abdication d'Édouard VIII plongé dans le scandale de son mariage annoncé avec Wallis Simpson, il commente : « les journaux ne font que parler de cela. » (4 décembre 1936.) Au printemps suivant, l'actualité s'invite directement à Sherbrooke au moment où une grande parade est organisée à l'occasion du couronnement du nouveau roi, George VI. Les étudiants du collège prennent part à cette démonstration – souvenir que certains ont sûrement voulu oublier par la suite :

« Au retour, nous défilons devant le commandant du 53^{ème}, c'est un Juif. Hier, on avait parlé de nous le faire saluer et nous, nous disions que nous ne le saluerions pas parce qu'il était Juif. Je ne sais pas si c'est pour cela, mais ils ne nous l'ont pas fait saluer. » (12 mai 1937.) La radio demeure toutefois le moyen par lequel l'immédiateté de l'actualité s'invite au collège : « À 4 h, je vais à la chambre de [mon directeur de conscience] pour parler encore de vocation. J'arrive à sa chambre au moment où Hitler faisait son entrée à Rome. Le radio donnait tout cela. » (3 mai 1938.)

Souvent, une courte phrase annonce un événement, sans lien direct avec ce qui précède ou ce qui suit, comme si l'actualité internationale et la routine s'em mêlaient sans rupture. Le 2 octobre 1935, « [o]n apprend que Mussolini bombarde les Éthiopiens. Les feuilles sont toutes jaunes. » Quelques jours plus tard, le diariste relate ces faits : « La guerre des Italiens et des Éthiopiens continue toujours. La sœur de mon oncle [...] s'inquiète. Je prends mon bain chez ma tante aujourd'hui. » (5 octobre 1935.)

Par contre, la politique provinciale et fédérale suscite un intérêt plus soutenu. Il faut dire que la famille Michaud-Bertrand a toujours été associée d'assez près à la politique locale. L'aïeul, Louis Bertrand, a ouvert le bal comme député provincial de la région et premier maire de L'Isle-Verte²⁰, alors que son fils Charles a siégé par la suite comme député fédéral à la Chambre des Communes²¹. Robert Michaud commente ainsi les élections provinciales et fédérales sans laisser transparaître son propre positionnement politique, bien que les discussions familiales autour de la table l'aient probablement sensibilisé à la dimension partisane de la vie politique. Le soir des élections fédérales de 1935, la fébrilité est palpable :

Après le souper, je vais devant l'édifice de la Tribune écouter les résultats. Il y a plus d'animation que chez nous. Il y a beaucoup de monde sur la rue. Nous n'entendons parler que d'élections. Au dortoir nous entendons passer la parade des libéraux qui triomphent. Ils criaient fort. Howard²² a une grosse majorité en ville. King est au pouvoir avec une très grosse majorité. (14 octobre 1935.)

On comprend quelques jours plus tard que la famille Bertrand-Michaud est encore associée à la politique puisque le père du diariste a organisé le

banquet de victoire du député libéral, Jean-François Pouliot, dans Témiscouata (29 octobre 1935).

Somme toute, les lignes qui témoignent d'une ouverture à la réalité politique ou sociale de ces années sont rares. Deux hypothèses s'offrent à nous pour expliquer cette quasi-absence. La première est plutôt simple : cet adolescent un peu insouciant appréhende encore le monde à partir du cercle familial assez restreint. La seconde tient plutôt de son environnement : il se trouve dans un monde protégé où, pourrions-nous penser, les échos en provenance de l'extérieur sont feutrés par les murs d'un collège qui voit à ce que ses élèves ne soient pas « contaminés ». La réalité se trouve probablement à l'intersection de ces deux hypothèses...

Un choix déchirant

Une véritable introspection, bel et bien déchirante et angoissante celle-là, pointe au cours de la dernière année de collège de Robert Michaud. Elle porte sur la décision de la voie à suivre pour l'avenir. La retraite d'avril, à la fin de laquelle tous les finissants doivent déclarer publiquement leur choix de vie future, est une source d'anxiété importante pour le jeune homme. Grand indécis, de son propre aveu, le choix d'une carrière le terrorise. Toute l'année scolaire 1937-1938 est ainsi marquée par ses hésitations, celles-ci étant renforcées par le désarroi de savoir son père condamné par la maladie et sa famille aux prises avec de graves problèmes financiers. Tout au long de l'année, le diariste broie du noir. Dès le mois de septembre, il se confie : « Il me semble que c'est la première année que je trouve aussi plate. Je n'ai aucun goût pour l'étude. » (30 septembre 1937.) Le mois suivant, la situation persiste. Le soir de ses 21 ans, il écrit : « Ça ne va pas de ce temps-ci. Tout me dégoûte. Je ne fais que m'endormir en classe. » (29 octobre 1937.)

L'état de santé de son père le préoccupait déjà en 1936. « Depuis 2 semaines, il garde le lit. Il dit qu'il se prépare à bien mourir et prie pour que nous réussissions dans la vie. Pauvre papa. Les journées doivent lui paraître bien longues. » (28 octobre 1936.) Mais à l'hiver 1938, les choses se précipitent alors que son père doit être transféré à l'hôpital de Québec pour y recevoir un traitement à l'air frais, encore en vigueur dans certains établissements de santé pour traiter la tuberculose à l'époque. « Pauvre papa! Cela va changer

bien des choses pour lui et pour nous. C'est un tournant dans notre vie. » (18 février 1938.) C'est toutefois le compte rendu que lui envoie son frère de l'arrivée de son père à Québec qui l'atteint le plus durement :

Papa s'ennuie à l'hôpital. Les autres ne sont pas de sa condition. Quand Jacques et Thérèse l'ont laissé pour la première fois à l'Hôpital, il paraît que papa a pleuré. Ça se comprend. La lettre de Jacques m'a bouleversé. J'ai été, sur les entrefaites à la chambre de [mon directeur de conscience] et lui ai parlé de nos malheurs. Je n'ai pas trouvé auprès de lui la consolation recherchée. (3 mars 1938.)

Une des conséquences de la maladie et du décès anticipé du père est l'incertitude financière dans laquelle se trouve plongée la famille, déjà affectée par la crise économique. Les problèmes financiers familiaux se traduisent par toutes sortes de petites solutions pour renflouer les coffres : « Maman a vendu des antiquités du grenier. » (12 octobre 1937.) Il faut également jouer de ses contacts afin de « placer » quelques enfants en emploi : « Maman me dit que Thérèse pense avoir une position. Elle est allée avec Dionne, le candidat de l'Action Libérale Nationale cet été. Papa a beaucoup travaillé pour lui. C'est Rioux, le sous-ministre de l'Agriculture qui a promis de placer Thérèse. » (1^{er} décembre 1936.) Jacques a moins de chance que sa sœur et, après plusieurs démarches infructueuses au sortir du collège de Rimouski à partir de l'été 1936, il travaillera comme journalier au quai de L'Isle-Verte à l'automne. En octobre, le désœuvrement des hommes se fait sentir : « Pauvre Jacques, il n'a pas grand chose à faire. Les travaux du quai sont suspendus pour quelques jours faute de bois. [Les gars du village] ne font rien... ils jouent de la musique à bouche. » (28 octobre 1936.)

Confronté à cette incertitude, Robert Michaud doit prendre une décision pour son avenir. Ses résultats en sciences et en mathématiques, en chute libre depuis le début de l'année, le poussent à délaissé son projet d'étudier en génie forestier (12 janvier 1938). Pour un collégien somme toute assez conformiste, il reste le droit ou le sacerdoce. À ce moment, la soutane ne l'attire pas particulièrement. Le résumé de ses vacances de 1937, à l'orée de sa dernière année de collège, laissait en effet entrevoir autre chose : « J'ai passé les plus belles vacances qu'on puisse passer. J'ai nagé beaucoup. Je ne suis pas beaucoup resté chez nous, j'ai eu des attrait ailleurs. » (3 septembre 1937.) Sa mère soupçonne d'ailleurs que

ces « attrait » – sa mère fait référence à une « connaissance » – le troublent et soient une cause de sa déprime de l'automne. Ce à quoi le jeune homme réplique : « Dire que je n'y pense même jamais. C'est dommage que maman pense cela. » (23 novembre 1937.)

Robert Michaud penche pour le droit. Rapidement se dessinent des pressions familiales contraires : « D'après ce que papa m'a dit, il n'haïrait pas cela que je prenne le génie forestier si je ne prends pas la soutane. » (12 janvier 1938.) Indécis de nature, il hésite entre le droit, qui l'interpelle, et le sacerdoce, où il sent que sa famille l'espère. Un document daté du 12 avril 1938 et inséré dans ses carnets fait le point : « Durant ces trois jours, j'ai beaucoup souffert. Tantôt j'étais pour le sacerdoce, tantôt pour le droit. Le plaisir à faire à papa et à maman plus que la conquête des âmes me poussait au sacerdoce. C'est pourquoi je décide en faveur du droit. »

Le barrage de la famille s'érige sans attendre et ébranle sa décision, qui n'est déjà pas complètement assumée : « Je continue à prier pour savoir si le droit est bien ma place. » (14 avril 1938.) Pâques approchant, il rend visite à son père alité à l'Hôpital Laval. Cette visite le laisse songeur et, au retour, il envisage d'entrer chez les Oblats (20 avril 1938). Sa sœur contribue au siège : « Hier j'ai reçu une lettre de Thérèse qui me dit que Alexandre Taché, député de Hull, lui a dit que, en prenant le droit, je faisais la plus grande bêtise de ma vie. » (6 mai 1938.) C'est toutefois sa mère, dans une longue lettre commentée le 4 mai (annexe 3) et insérée à la fin du cinquième carnet, qui porte le coup de grâce et convainc le jeune homme de choisir le sacerdoce : « Solennité de la fête de St-Joseph. Après la communion, je me donne à Dieu dans le sacerdoce. Je fais mon sacrifice. » (4 mai 1938.)

Les semaines suivantes, durant lesquelles une sérénité s'installe enfin chez le diariste, sont consacrées à l'étude pour ses examens de fin d'année. Mais l'ombre qui plane au-dessus de son père est omniprésente : « Lettre de maman qui me demande si je descendrais si papa mourait avant le bac. C'est bien pour dire que nous autres, nous sommes toujours dans des situations plus compliquées que d'autres. » (8 juin 1938.) Deux jours plus tard, il reçoit un télégramme lui annonçant le décès de son père. À une



Figure 2. Robert à Rome, 1947

semaine de ses examens, il note : « Je descends demain matin en auto avec Henri. Le bac est mercredi. Je remonterai pour cela. » Ce sont les derniers mots du journal.

* * *

À l'automne suivant, Robert Michaud entre au séminaire de Rimouski pour y faire ses études de théologie, études qu'il poursuivra aux États-Unis et à Rome après la guerre. Sa vie professionnelle sera par la suite consacrée à la recherche, à l'enseignement,

ainsi qu'à la perpétuation de la mémoire de cette famille Bertrand-Michaud si importante à ses yeux. Le journal personnel de ses années de collègue, qu'il a laissé – par oubli ou dans l'espoir que quelqu'un le découvre plus tard, nous ne le saurons jamais – dans le placard de la petite chambre du deuxième étage de la maison familiale, vient redonner à l'adolescent et au jeune homme qu'il a déjà été toute sa naïveté juvénile. La chute des carnets montre la fin de cette innocence pour un jeune homme qui, à la mort de son père, bascule brutalement et irrémédiablement dans la vie adulte.

Annexe 1. Description des cahiers

Premier cahier.	Belles-lettres et rhétorique 1935.	Du 8 janvier au 10 décembre 1935.
Deuxième cahier.	Rhétorique 1935-1936.	Du 12 décembre 1935 au 18 juin 1936.
Troisième cahier.	Philosophie junior 1936-1937.	Du 3 septembre 1936 au 19 avril 1937.
Quatrième cahier.	Philosophie junior 1937.	Du 20 avril 1937 au 13 juin 1937.
Cinquième cahier.	Philosophie II 1937-1938.	Du 3 septembre 1937 au 10 juin 1938.

Annexe 2. Les vacances de Noël de 1935 – L'Isle-Verte

« Je vais souvent en raquettes avec Jacques. Je vais à la chasse à la perdrix. Je n'en tue aucune.

Beau temps. Assez de neige pour la raquette. Quand nous allons voir M. le Curé, il nous fait encore fumer de gros cigares forts... Il nous raconte toute sa vie de prêtre.

Papa est mieux à la fin des vacances qu'au commencement. Papa aime à parler avec nous autres. Il parle beaucoup plus que d'habitude.

Les petits jouent au hockey. Ils entretiennent leur patinoire.

Je manque marcher sur une perdrix le long de la rivière du « Deuxième ».

La chambre où Jacques et moi couchons est confortable.

Comme les autres, ces vacances-là passent rapidement. Nous mangeons toute sorte de bonnes choses. Il me semble que le mois de juin est encore bien loin. Et cependant, il va arriver plus vite qu'on ne pense. Surtout avec le baccalauréat à la fin de l'année. »

Annexe 3. Lettre d'Aimée Michaud, née Bertrand, mère de Robert Michaud, 2 mai 1938

Mon cher Robert,

Je t'avoue que c'est une lettre pas du tout comme les autres que je t'écris ce soir mon Robert. Depuis longtemps je pensais à te dire toutes ces choses, mais j'hésitais toujours. Enfin après avoir bien réfléchi à mon affaire, je trouve qu'il est de mon devoir de te parler comme je vais le faire.

Comme tu le devines, il s'agit de ta vocation.

Quand un garçon finit son cours il faut qu'il choisisse entre la vie religieuse et le monde. S'il veut se consacrer à Dieu alors les parents n'ont pas un mot à dire, pas un conseil à donner. Nos enfants sont à Dieu avant d'être à nous. Aucune considération du côté de la famille ne doit compter pour un garçon qui a la vocation religieuse et si tel était ton cas, mon Robert, je ne te dirais pas ce que je veux te dire ce soir. Mais tu me parais à peu près certain de rester dans le monde et à peu près décidé d'étudier le droit... Voilà le point sensible!! Je me demande comment tu as jamais pu penser au Droit qui est une des professions des plus encombrées et qui laisse crever de faim bien des jeunes avocats. Tu as consulté mon oncle [...], il m'écrivit spécialement pour me dire qu'il n'a pas pu t'encourager ayant lui-même végéter plusieurs années (chanceux d'avoir eu son père pour le faire vivre durant ce temps là). Et afin que nous soyons bien sûrs qu'il ne pourrait pas t'aider, il m'a dit que son petit-fils avait l'intention d'étudier le droit. Tu sais que [ton cousin] a aussi été loin de t'encourager. Je sais que toi,

mon Robert, en pensant à étudier le droit, tu poursuis un idéal en effet – faire triompher la justice. S'il y avait de la justice sur la terre, ce serait une belle chose, malheureusement il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour constater que c'est au plus fort la poche! Si tu regardes un peu autour de toi tu vois que les avocats qui réussissent sont ceux qui s'occupent de politique. C'est peut-être là ton intention. Je t'avoue que je ne puis pas m'expliquer comment tu as pu changer autant d'opinion depuis l'été dernier quand tu as dit – « N'essayez pas à me faire passer ma vie dans un bureau, vous ne réussirez pas! »

Et ce sont bien les avocats qui restent le plus enfermés dans le bureau à attendre les clients – qui se font attendre bien longtemps parfois. Je t'avoue que je ne peux pas me figurer te voir avec un col blanc dans le cou 365 jours par année. Tes goûts ont-ils réellement autant changés? ou n'est-ce pas tout simplement un goût passer? Puisque tu es à peu près bien décidé à rester dans le monde pourquoi ne pas baser ta décision sur l'état financier de ta famille. Pourquoi ne pas choisir une profession nouvelle pour laquelle le Gouvernement accorde des bourses d'études comme tu peux le voir dans l'article que je t'envoie et où une fois reçu tu trouveras de suite à te placer et à recevoir un bon salaire. Ton Directeur spirituel est-il bien au courant de tes moyens? Mon Robert ce n'est qu'en lui disant tout qu'il pourra te donner une ligne de conduite. Je sais très bien que tu peux comme bien d'autres gagner tes cours, mais pourrais-tu gagner assez pour te pensionner, t'habiller et te mettre de l'argent de côté pour te permettre de monter un bureau, t'installer et attendre la clientèle. Il faut bien que je te l'avoue, mon pauvre petit garçon, je suis rendue à bout de ressources. Je paie avec misère les primes sur les \$ 2000 d'assurance que Papa a encore. S'il vient à mourir j'aurai ce montant pour me permettre de rendre Marcel et Pierre en état de gagner leur vie. T[ante] Loulou ne peut plus m'aider. Ça me coûte, je t'assure, de te dévoiler ces tristes choses, mais c'est la réalité!! Pour le temps des vacances j'espère avoir une couple de pensionnaires. C. B. viendra certain pour un mois, et à l'automne s'il n'y a pas de changement, j'irai à Québec où je pourrai avoir des pensionnaires et louer des chambres. Tu vois qu'il m'est tout à fait impossible de t'aider et c'est à mon grand regret je t'assure. Quand vous étiez tous jeunes ce n'était pas comme ça que je rêvais l'avenir. Que veux-tu? Tout ce qui est arrivé a été permis par Dieu, il faut bien s'y soumettre sans rien dire!

Maintenant tu sais Robert, je ne veux pas que tu penses que je te blâmerai si tu étudies le Droit – [...] mais j'ai voulu te montrer le revers de la médaille. Toutes mes prières du mois de mai seront à ton intention. La Ste Vierge saura bien te guider dans le bon chemin.

Dimanche Quelle triste température depuis 15 jours! De la pluie, du vent de nord-est. Nous avons commencé notre grand ménage. C'est une fameuse *job*. Jacques m'écrit hier. Papa ne va pas mieux. Il ne se lève plus même pour faire sa toilette et il se fait conduire à la chambre de bain en chaise roulante. Je ne sais pas quand je pourrai reprendre mon voyage manqué. [...] Par ici tout le monde aime ton portrait. T. Aug. dit qu'elle l'aime maintenant.

Je t'assure que j'ai hésité avant de t'écrire et de t'envoyer cette lettre mon cher Robert. C'est si difficile de donner des conseils sans blesser. Ne regarde que la bonne intention et l'intérêt que je te porte.

Ta maman qui t'aime beaucoup.

Jeudi soir

Mon cher Robert,

Je t'annonce que c'est une lettre pas du tout comme les autres que je t'écris ce soir mon Robert. Depuis longtemps je pensais à te dire toutes ces choses mais j'hésitais toujours. Enfin après avoir bien réfléchi à mon affaire je trouve qu'il est de mon devoir de te parler comme je vais le faire.

Comme tu le devines il s'agit de ta vocation!

Quand un garçon finit son cours il faut qu'il choisisse entre la vie religieuse et le monde. S'il veut se consacrer à Dieu alors les parents n'ont pas un mot à dire, pas un conseil à donner. Les enfants sont à Dieu sans rien dire à nous. Aucune considération du côté de la famille ne doit compter pour un garçon qui a la vocation religieuse et si tel était ton cas mon Robert, je ne te dirais pas ce que je vais te dire ce soir.

Figure 3. Lettre d'Aimée Michaud, née Bertrand, mère de Robert Michaud, 2 mai 1938

UQAR, Archives régionales, Fonds Maison Louis-Bertrand.

Notes

- 1 Robert Michaud, *Journaux (5 carnets)*, UQAR, Archives régionales, Fonds Maison Louis-Bertrand.
- 2 Karine Hébert est historienne et professeure au Département des lettres et humanités de l'UQAR, spécialiste en histoire des femmes, de la jeunesse et du patrimoine. Elle est vice-présidente de l'Institut d'histoire de l'Amérique française depuis 2015.
- 3 UQAR, Bureau du secrétaire général et vice-recteur à la vie étudiante, Centre de documentation administrative, Dossier « Robert Michaud ».
- 4 Pierre et Robert Michaud ont légué la maison Louis-Bertrand à l'UQAR en 2005, tout en conservant un droit de séjour de leur vivant. De nombreux documents familiaux s'y trouvent, parmi lesquels ces journaux personnels de collégien.
- 5 Sur L'Isle-Verte et sa région, son histoire et son patrimoine, il a publié : *La mousse de mer, de L'Isle-Verte à la Baie des Chaleurs*, Trois-Pistoles, 1985; *L'Isle-Verte vue du large*, s.l., Robert Michaud, 1995; *Guide patrimonial de L'Isle-Verte*, Trois-Pistoles, Centre d'édition des Basques, 1998. Sur des questions de théologie, il a publié une dizaine d'ouvrages, dont *L'histoire de Joseph, le makirite*, Paris, Éditions du Cerf, 1976; *Débat actuel sur les sources et l'âge du Pentateuque*, Montréal, Mediaspaul, 1994; *Les Psaumes. Adaptation de l'œuvre en trois volumes de Gianfranco Ravasi*, Montréal, Éditions Paulines, 1993.
- 6 À la première page de son premier carnet, il dit être étudiant au collège Saint-Charles-Borromée depuis septembre 1930 alors qu'il était inscrit en 8^e année du cours commercial. Il a commencé son parcours classique en 1931 (Éléments latins). Il est à souligner qu'il n'a pas fait son année de Méthode, passant directement de la Syntaxe à la Versification.
- 7 Pierre Hébert, avec la collaboration de Marilyn Baszczynski, *Le journal intime au Québec. Structure. Évolution. Réception*, Montréal, Fides, 1988.
- 8 Henriette Dessaulles, *Journal*, édition critique préparée par Jean-Louis Major, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1989; Hector de Saint-Denys Garneau, *Journal*, édition intégrale préparée par François Dumont, Montréal, Éditions Nota Bene, 2012; Lionel Groulx, *Journal. 1895-1911*, 2 vol., édition critique préparée par Giselle Huot et Réjean Bergeron, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1984; Frère Marie-Victorin, *Mon miroir. Journaux intimes, 1903-1920*, édition établie et annotée par Gilles Beaudet et Lucie Jasmin, Montréal, Fides, 2004.
- 9 Les débuts de journaux édités ont fait l'objet de réflexions de la part de Françoise Simonet-Tenant : *Le journal intime. Genre littéraire et écriture ordinaire*, Paris, Téraèdre, 2004, p. 97-103.
- 10 Hébert, *Le journal intime au Québec*, ouvr. cité, p. 90.
- 11 Philippe Lejeune identifie quelques raisons d'être du journal : garder mémoire, survivre, s'épancher, se connaître, délibérer, résister, penser, écrire. Si toutes ces raisons relèvent de l'individualité, certaines sont plus introspectives que d'autres. Voir Philippe Lejeune, *Le journal intime. Histoire et anthologie*, Paris, Textuel, 2006, p. 25-34.
- 12 Pierre Hébert souligne à cet égard que « [d]ans son texte auto-destiné, le diariste écrit pour lui-même d'abord, parfois pour quelques rares élus, et la présence d'un curieux indésirable représente toujours une menace, voire un frein à la sincérité totale » (Hébert, *Le journal intime au Québec*, ouvr. cité, p. 119).
- 13 Lionel Groulx, *Journal. 1895-1911*, ouvr. cité, p. 3 et 700.
- 14 Louise Bienvenue, Ollivier Hubert et Christine Hudon, *Le collège classique pour garçons. Études historiques sur une institution québécoise disparue*, Montréal, Fides, 2014.
- 15 À cet égard, on peut consulter les entrées des 28 et 30 janvier 1936 et celles des 11 et 23 février 1936.
- 16 Louise Bienvenue et Christine Hudon, « "Pour devenir homme, tu transgresseras..." Quelques enjeux de la socialisation masculine dans les collèges », dans Louise Bienvenue, Ollivier Hubert et Christine Hudon, *Le collège classique pour garçon*, ouvr. cité, p. 237-238.
- 17 Un deuxième vote, tenu le lendemain, renversera cette première décision, au grand plaisir de plusieurs (8 juin 1937).
- 18 Maude-Emmanuelle Lambert, « Un ménage petit bourgeois du Québec de la Belle Époque. Valeurs, pratiques culturelles et consommation d'une famille francophone », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 61, n^o 1, été 2007, p. 37-65; « Québécoises et Ontariennes en voiture! L'expérience culturelle et spatiale de l'automobile au féminin (1910-1945) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 63, n^{os} 2-3, automne-hiver 2009-2010, p. 305-330; Mario Mimeault, *L'exode québécois. 1852-1925. Correspondance d'une famille dispersée en Amérique*, Québec, Septentrion, 2013; Jacinthe Archambault, "Near enough to be neighbours yet strange enough to the goal of our pilgrimage" : *tourisme, consommation et représentations identitaires dans la péninsule gaspésienne (1929-1966)*, thèse de doctorat (histoire), Université du Québec à Montréal, 2016; Magda Fahrni et Yves Frenette, « "Don't I long for Montreal". L'identité hybride d'une jeune migrante franco-américaine pendant la Première Guerre mondiale », *Histoire sociale / Social History*, vol. 41, n^o 81, mai 2008, p. 75-98.
- 19 Pour les déplacements à Québec, voir entre autres les entrées des 19 septembre, 21 octobre et 23 novembre 1935, ainsi que celles des 25 janvier et 22 mai 1936. Pour ceux de Montréal, voir les entrées des 27 avril et 31 octobre 1935, des 15 février, 15 avril, 25 avril et 15 novembre 1936, ainsi que du 25 octobre 1937.

- 20 Louis Bertrand a siégé comme député de Rimouski de 1832 à 1838, période trouble durant laquelle il a appuyé le Parti Patriote et a voté pour les 92 Résolutions. Au moment où la chambre est appelée à siéger à nouveau, il sera réélu en 1848 pour le Groupe canadien-français. Voir la biographie qu'en donne l'Assemblée nationale : <http://www.assnat.qc.ca/fr/deputes/bertrand-louis-2057/biographie.html> (page consultée le 14 mars 2018).
- 21 Charles, homme d'affaires très en vue de la région, a aussi été maire de L'Isle-Verte en 1851 et de 1881 à 1885. Il a été élu député conservateur à la Chambre des Communes en 1867, mais défait en 1872. Au moment de

sa mort en 1896, la situation financière de la famille périclita jusqu'à la faillite, quelques mois plus tard. Voir Antonio Lechasseur, « Bertrand, Charles », *Dictionnaire biographique du Canada en ligne*, http://www.biographi.ca/fr/bio/bertrand_charles_12F.html (page consultée le 14 mars 2018).

- 22 Il s'agit de Charles Benjamin Howard (1885-1964), député libéral fédéral de Sherbrooke de 1925 à 1940. Homme d'affaires et sénateur à compter de 1940, il a également été élu à la mairie de Sherbrooke en 1950. C'est un ancien du Collège Saint-Charles-Borromée.



Photo : Elio Hobdari

PORTES OUVERTES
VENDREDI 24 JANVIER 2020

UQAR
Université du Québec
à Rimouski

**LA GRANDE
UNIVERSITÉ
DE PETITE
TAILLE.**

**SUIVRE SA
PASSION
POUR
L'HISTOIRE.**

L'Université du Québec à Rimouski offre un baccalauréat en histoire unique au Québec, axé sur le terrain, avec des activités comme l'Université d'été en patrimoine et l'École de fouilles archéologiques.

UQAR.CA/VISITEZ